RENDO NEGRO

Grave collision d'automobiles. — Une automobile où se trouvaient M. Charles Bovet, domicilié rue Lafayette, et Mlle Jeanne Jamin, demeurant avenue Niel, remontait, l'avant-dernière nuit, l'avenue des Champs-Elysées à une vive allure, lorsqu'elle fut prise en écharpe par un taxi-auto, survenu d'une voie transversale. Le choc fut des plus violents.

M. Charles Bovet et Mlle Jeanne Jamin furent assez grièvement blessés. Un voyageur qui se trouvait dans le taxi-auto, M. Georges Clerge, demeurant, 32, avenue de l'Opéra, a été transporté à l'hôpital Beaujon. Il a des lésions internes. Il se trouve dans un état comateux.

Après avoir reçu des soins, M. Bovet et Mlle Jamin ont été reconduits à leurs domiciles. M. Baube, commissaire de police du quartier du Faubourg-du-Roule, a ouvert une enquête.

Meurtre mystérieux. — Cette nuit, vers onze heures et demie, à l'angle de la rue Germain-Pilon et du boulevard de Clichy, une femme de mœurs légères, Mathilde-Eugénie Gosselin, âgée de dix-neuf ans, a été tuée d'un coup de feu qui l'a atteinte à la hauteur du sein par un individu resté inconnu, qui s'est enfui.

Courses mouvementées. — Pendant les courses qui eurent lieu hier dimanche à Sedan, trois chevaux dans les épreuves réservées aux militaires tombèrent si malencontreusement qu'on dut les abattre. Plusieurs officiers et sous-officiers se sont blessés, sans gravité fort heureusement.

Vers cinq heures du soir, l'aviateur Sommer, parti de son hangar de Douzy, est allé atterrir au milieu du champ de course. La réunion terminée, Sommer est reparti sur son appareil, aux applaudissements de tous.

Un cadavre sous un tunnel. — Un ouvrier poseur de la voie a découvert, hier soir, sous le tunnel du Sauvage, près de Tarare (Rhône), le cadavre décapité et affreusement mutilé d'un inconnu élégamment vêtu et portant à la boutonnière la rosette de la Légion d'honneur. Une carte trouvée sur lui porte ces mots : « Nicolas G. Kotskitz, magistrat ».

INFORMATIONS DIVERSES

— On annonce le prochain mariage de :

M. André Giffard, professeur à la faculté de droit de Montpellier, avec Mlle Julie Romain, fille du conseiller général de la Seine-Inférieure.

M. René Pétard, négociant, avec Mlle Céline Pichery, fille du député de Loir-et-Cher.

M. Jean Morize, élève à l'Ecole normale supérieure, avec Mlle Louise Viguié, fille du préfet de la Haute-Garonne.

M. Victor Henri, maître de conférences à l'Ecole des hautes études, avec Mlle Pauline Cernovodeanu, attachée à l'*Institut* Pasteur, fille du général de l'armée roumaine.

M. Victor Battesti, banquier, avec Mlle Germaine Gibier.

— Nous avons reçu de Jeanne Le Roy, pour les *Colonies de vacances*, 20 fr. que nous envoyons à Mme Frank-Puaux, présidente de l'œuvre, 41, boulevard Raspail.

— En raison des fêtes prochaines, visiter aux Grands Magasins Dufayel l'immense choix d'articles pour cadeaux, en bijouterie, orfèvrerie, joaillerie, horlogerie, bronzes, marbres, gravures, petits meubles, maroquinerie, photographie, articles de voyage, sport et jardins, cycles, voitures d'enfants, etc. Tous les jours, de 2 h. à 6 h., le plus complet des cinématographes, concert et five o'clock tea.

QUELQUES POSTES MILITAIRES

De l'Extrême-Sud tunisien

GABÈS

C'est de Gabès, la capitale de l'Arad — quelle aridité en ce seul nom — et dernier « contrôle civil » de la régence, que les chemins partent vers l'Extrême Sud tunisien et ses postes militaires. C'est à Gabès aussi que l'on s'embarque pour la France après des mois et des mois de solitude, et selon que l'on vient d'Europe ou débouche du désert, la ville au nom fabuleux montre un visage différent.

Car certes personne n'échappe à la déception, en mouillant en rade de la célèbre Syrte, d'apercevoir sur le légendaire rivage des hangars d'alfa, et derrière, sur un terrain poussiéreux — semblables aux bergeries d'enfants — maisons longues et plates, roses et bleues, accolées les unes aux autres, sur deux rangs parallèles. Plus loin, une tache glauque sale, d'une immobilité de zinc, figure l'oasis.

Mais pour le voyageur qui s'en chevauche du sud et de la vie sauvage, Gabès, avec ses rues larges, propres, martiales comme les généraux dont elles portent les noms, avec son bureau de tabac desservi par l'ancienne lectrice, jolie encore, d'Allegro : avec sa paneterie dont un ci-devant chasseur des pampas débite les journaux vieux de cinq jours seulement ; avec sa pharmacie, où entre deux bocaux de scorpions, Homais rédige le *Réveil des Gabéïsens;* avec son « Petit Louvre », ses « Docks du Désert », ses terrasses de café, son jardin public, mais surtout avec son « Grand Hôtel Marius », Gabès est une ville splendide.

Et on comprend presque les compagnons d'Ulysse, qui oublièrent — après des errances et des privations sans nombre — leur patrie parmi les Lotophages.

On les comprend pleinement quand par un lumineux déclin du jour on se promène à travers l'oasis. — nichée loin derrière la ville française, — suit le cours de l'*oued* où des Nausicaas pétrissent le linge sous la danse de leurs pieds, tourne et retourne dans les sentiers qui serpentent parmi des jardins incrustés de rigoles d'argent et ornés de régimes de dattes qui pendent transparentes et dorées comme des boules d'écaille.

Les tourterelles volent parmi les amandiers ; les grenades, par-dessus les haies, tendent leurs seins rudes et gonflés; l'aile bleue des martins-pêcheurs lacère l'aile verte et aéroplanesque des bananiers, et à chaque instant passent des bourriquots si chargés de longues tiges de palmes, que l'on dirait d'étranges quadrupèdes traînant derrière eux une énorme queue de paon.

Des négresses assises sous des branchages s'entr'épluchent, avec des pattes de macaques, leur crâne aux mille nattons raidis. Plus loin, un gourbi tout construit en péristyle avec les débris de piliers romains, festonné de pampres, a l'air d'un temple agreste. Ici, une fumée aromatique s'élève entre deux pierres telle une vapeur d'offrande, et là, très haut, monté au faîte d'un dattier décapité, nu et droit comme une colonne ionique, un Cupidon, jambes écartées, descend au bout d'une corde un vase étrusque, qu'une belle fille brune, la gorge saillante, reçoit entre ses bras.

C'est le *laghmi*, le fameux vin des palmes, que l'on récolte deux fois par jour, matin et soir, sur la margelle minuscule de ce puits aérien.

Et enchantés, nous buvons, sur l'épaule même de la bacchante, ce liquide au goût de miel, clair comme la rosée, cette ambroisie des Lotophages, ce breuvage vraiment divin, puisque au lieu de le puiser dans les profondeurs, on grimpe le recueillir au ciel.

Quand nous revenons vers l'*oued* toutes les Nausicaas ont disparu. Le soleil couchant revêt les vieilles maisons en sable jaune d'une brûlante teinte orange. Au delà, sur une plaine désolée, ouverte au désert, une marmaille déguenillée exerce ses jambes hâlées au jeu ultrachic du golf (qui eût cru le retrouver ici !) en se servant de balles en chiffons, de crosses en tiges de palmiers, et de leurs chéchias crasseuses pour point de repère.

Nous voici revenus au faubourg européen. Des juives vêtues encore à la mode chananéenne arrondissent leur ventre au seuil de leur porte. Des cochers maltais rentrent leurs carrosses « kif-kif Paris », les Siciliens, pêcheurs d'éponges émérites, enroulent en bandoulière la mystérieuse flore maritime, cependant qu'un vieillard grec à chapeau d'enfant nous offre avec une voix douceureuse et chevrotante des cornes de gazelle et des peaux de guépards. Et voici le bâtiment rose du « contrôle civil » où flotte notre drapeau; l'hôtel des postes, en style mauresque; l'école française et l'avenue plantée — pour donner l'illusion des arbres — de casiers protecteurs.

Déjà les becs d'acétylène s'allument aux terrasses des cafés où scintillent des uniformes. Alors vite, avant de revenir à la vie des civilisés, nous courons vers la mer, où maintenant les hangars d'alfa se voient à peine, nous courons à la rive « aux sables d'or », et longuement nous saluons, là-bas, en face de nous-et pourtant invisible, l'île de nos songes, l'île de Méninx, aujourd'hui Djerba, vers laquelle Matho voulut emporter Salammbô, et où « l'air est si doux qu'il empêche de mourir ».

Bien que nous soyons au mois de novembre, on dîne sur la terrasse. Service impeccable par des Lotophages domestiques, menu succulent : bouillabaisse Marius, filet de gazelle, outarde à la gelée, salade de l'oasis, dattes de chez Nini, *laghmi* de Sidi-Maboul (plaisanteries dont on accable les villages de Chenini et de Sidi-Boul-Baba).

Derrière nous, une tablée gaie et bruyante de jeunes lieutenants du bataillon d'Afrique. Ai-je dit que Gabès était une garnison de « joyeux » disciplinaires, dénommés couramment les « affreux » ?

Devant nous un couple de prétendus comte et comtesse russes, conversant en allemand et munis de toutes sortes d'appareils énigmatiques. Ils ne cessent de côtoyer notre frontière sud et s'embarquent demain pour Tripoli. C'est étonnant, depuis que nous voyageons en Tunisie, le nombre de touristes rencontrés se disant Slaves ou Hollandais, mais parlant uniformément la langue des Teutons et trimbalant un arsenal d'instruments scientifiques.

Marius, l'ineffable Marius, vient nous inviter à une représentation de ce soir. Il a pu décider quelques « chanteuses » en migration à Sfax à pousser jusqu'ici. Nous acceptons moins par goût que pour complaire à notre hôte, dont la renommée nous est connue et qui est certes, avec feu le général Allegro, la figure la plus extraordinaire et la plus réjouissante de l'Extrême-Sud. Car en vérité comment ne pas être séduit et stupéfait à la fois devant cet aubergiste du désert, dont la face joviale s'encadre de longs cheveux de poète et d'un large chapeau de rapin, dont la panne gargantuesque se sangle — malgré la chaleur — dans une veste de motocycliste, qui vous reçoit avec des grâces Régence, des mignardises de marquise, mais qui interpelle les Arabes ahuris en termes d'argot parisien, et qui sème autour de lui des facéties de Tartarin et des réparties de Gavroche.

Originaire d'Avignon ou peut-être bien de Tarascon, ancien « chef de nuit » de chez Tortoni, ancien chansonnier du Chat-Noir, ancien cantinier du bataillon d'occupation qu'il accompagna à la suite de je ne sais quelle circonstance, hôtelier, botaniste, naturaliste, publiciste, fabricant de [illegible] d'une pêcherie de perles, éleveur de bêtes fauves et fournisseur des jardins zoologiques, Marius est l'âme de toutes les fêtes, des congrès, des comices agricoles, des parties de baccara, des fantasias (?), et comme le Marius de Caran d'Ache, il est aussi le grand organisateur des chasses à la gazelle, au mouflon, au fénecs, et d'autres animaux excentriques. C'est lui qui absorbe le plus d'apéritifs (son ventre, prétend-il, lui a déjà coûté 50,000 francs), engouffre le plus de nourriture, un agneau rôti tout entier, et soulève les poids les plus lourds, voire les rares autos qu'il appelle des « bécanes ». Il est encore l'homme qui « épata » l'honorable M. Deschanel, — chose difficile paraît-il, — lorsque celui-ci durant un voyage dans le sud prononça au café même de Marius un discours politique des plus écoutés et s'entendit soudain interrompre par un : « Hé! là-bas, le frangin, mets-y un clapet ; on a la pépie ! »

La fête de ce soir ne nous séduit guère; elle semble pourtant charmer l'élément mâle de Gabès, car en un clin d'œil la salle est bondée par les affamés de chair blanche et de chevelure oxygénée. Le local, lui aussi, n'a rien d'exotique, n'étaient à gauche et à droite du comptoir, rangés comme les cerises chez la mère Moreau, des bocaux de scorpions et de vipères qu'à partir d'ici on retrouvera partout et qui constituent « la marque déposée » de l'Extrême-Sud.

Assistance de petite sous-préfecture en deux clans distincts : d'un côté les lieutenants de tout à l'heure, auxquels se sont joints quelques officiers de spahis; de l'autre les notabilités civiles, le contrôleur, le receveur, le délégué du troisième collège (?), l'inspecteur des forêts (!), l'ingénieur des eaux (!), la poste, l'école, sans oublier l'illustre Homais, qui prépare déjà un compte rendu ébouriffant. (On voit que les temps sont loin où le général Allegro dut recruter ses conseillers municipaux parmi les touristes de passage, aucun de ses citoyens n'étant exempt d'un casier judiciaire.)

Le fond du café est uniquement occupé par les soldats du bataillon d'Afrique que seul un petit liséré jaune au col et au képi distingue de nos pioupious de France. Nous sommes surpris, en vérité. Comment! les voici donc, ces fameux disciplinaires, ces lamentables « joyeux » qui font couler tant d'encre apitoyée ! Les voici sans menottes et sans pedottes, s'amusant du même spectacle que leurs officiers. Ils n'ont nullement cet air hâve et désespéré dont on aime aujourd'hui à les parer. Au contraire, le corps bien nourri, le port assuré, la face gouailleuse, assortis deux par deux tels des couples, les bruns avec les blonds, les vigoureux avec les frêles, ils boivent ferme et payent avec des bons de poste envoyés par des « aminches » ou des « mômes », et dont la fréquence démontre combien il est profitable d'alarmer les cœurs sensibles par des misères illusoires.

Si quelqu'un était à plaindre, ne serait-ce pas plutôt l'officier, le jeune lieutenant sorti de Saint-Cyr avec des rêves de gloire et qui se voit immobilisé dans le pire désœuvrement de Gabès, usant son énergie et perdant son métier auprès de ces mauvais soldats, que l'on n'ose même plus laisser marcher à l'ennemi ? Certes ce soir il est gai, il rit, il boit, il trouve avantageux d'être jeune, d'avoir deux galons d'argent sur sa manche, d'être à Gabès ; mais demain, son ivresse passée, qu'elle sera douloureuse sa « crise de vertu », et comme il tendra les bras vers la France pour qu'on l'appelle ailleurs, avant qu'il ne soit trop tard, avant qu'il n'ait mangé jusqu'au bout le pernicieux fruit de l'oubli. Mais sur lui personne ne s'apitoiera.

Un ami vient nous chercher pour nous conduire vers un spectacle plus couleur « occupation ». C'est dans la seconde rue parallèle, chez la mère Victorine, la rivale vaincue de Marius, ancienne cantinière, elle aussi, et restée à Gabès après le départ de la colonne. Elle eut son heure de célébrité, car c'était une belle gaillarde et on se plaît encore à conter ses aventures multiples et guerrières.

Décrépite et presque oubliée, elle tient aujourd'hui une petite auberge où elle reçoit principalement les officiers des affaires indigènes à leur passage et deux ou trois autres loups du bled, auxquels, en dehors du souper et du gîte, elle fournit — devenue complaisante avec l'âge — aussi le reste — un reste généralement noir.

Ici, tout est fermé et il faut frapper d'une certaine façon. La mère Victorine nous ouvre elle-même. Elle traîne sur son visage blafard et son grand corps flappi les stigmates de son ancienne beauté. La salle est très confortablement meublée à la bourgeoise. Nous nous enfonçons dans un canapé de moleskine tandis qu'un négrillon apporte du champagne. Trois officiers jouent aux cartes sur une table du fond, et une jeune négresse, — une de celles que les caravaniers de Gabès allaient chercher au Soudan et vendaient leur pesant d'or au marché des esclaves, — une petite négresse drôle comme un ouistiti et souple comme une panthère noire, rôde par la pièce, grignote un fruit au comptoir, glisse ses doigts en froides baguettes sous un dolman ou bien évente la mère Victorine, qui se balance, affalée dans un *rocking chair*.

— Allons Aïscha, danse ! ordonne notre ami.

Docile, Aïscha saisit une gargoulette pleine d'eau, la cale sur sa tête à coiffure égyptienne et lentement, pudiquement, elle évolue, recule, avance, fléchit son buste, fait onduler ses bras, sans que l'amphore bascule. C'est gracieux et imprévu ; on dirait la danse d'une bacchante sacrée. Cependant, parfois, nous ne pouvons nous empêcher de rire aussi, à cause de ces innombrables petites nattes poissées qui frappent le front bombé comme des bâtons de réglisse, et à cause de cette goutte d'eau qui dégringole entre les yeux et endiamante ce bout de nez aplati et comique.

Mais bientôt Aïscha se lasse de ces chastes ébats. Déposant sa cruche, elle vient tremper ses lippes dans nos coupes. Les officiers, dans leur coin, repoussant les cartes, deviennent attentifs. Les bouteilles succèdent aux bouteilles. La mère Victorine saisit une des benka et fredonne d'une voix fêlée un refrain de troupiers d'Algérie en battant le rythme barbare et entraînant avec ses doigts. Hypnotisée, Aïscha se lève et danse. Elle n'a plus ni amphore ni pudeur. Son ventre tressaute, ses hanches tressaillent. Les yeux des buveurs se noient. La cadence s'accélère. Et discrets, nous nous esquivons, laissant la petite Salomé noire continuer sa danse lascive devant les modernes tétrarques du désert...

Quand nous revenons à notre hôtel, tout est éteint dans la grande salle du devant ; mais de l'arrière nous parvient un tapage joyeux, et suivant un couloir, nous pénétrons dans l'*estanco*, où Marius, entouré de bêtes à moitié empaillées, de peaux de lynx et de serpents, de selles, de bottes, de cornes d'antilopes, de boîtes de conserves, de chapeaux à larges bords et de volumes du Larousse, où Marius, son corps d'hippopotame maintenu on ne sait comment sur une mince banquette, chante, le verre en main et la face épanouie, les chansons de Montmartre en les alternant avec une fantaisie de son cru (vers et musique), célèbre déjà dans tout l'Extrême-Sud :

Tu sens la crotte de gazelle,
Et l'oranger.
Tout cela me trouble la cervelle.

En chœur quelques privilégiés reprennent le refrain, cependant que les garçons arabes, baptisés tous Ahmed par Marius (un nom qu'il faut prononcer en éternuant : à votre santé !) courent avec des bocks clairs, tirés au tonneau — quel délire — et construisent devant chaque client un pilier en feutre couleur de leurs doigts.

Dans un coin, le chasseur des pampas et le propriétaire des « Docks du Désert » font une partie de poker avec deux ingénieurs des mines, qui s'échappant une fois par mois de leur sauvagerie, viennent à Gabès y toucher et perdre leur solde. A côté, dans une autre pièce où les bouchons sautent, les lieutenants braillent la « Pomponnette » avec les oiselles de migration, et d'une porte entr'ouverte sur la cour arrive une odeur fauve de ménagerie, l'odeur des buses, des fénecs et des chacals, destinés par Marius au Jardin des Plantes à Paris.

MYRIAM HARRY.

THÉATRES

« Héliogabale » aux Arènes de Béziers

Lorsqu'à la mi-décembre 1909 l'Opéra-Comique donna la première représentation du *Cœur du Moulin*, M. Pierre Lalo écrivait à propos du poème lyrique monté par M. Carré les lignes suivantes :

« La fortune nous accorde enfin une faveur. Après tant de productions médiocres, mauvaises ou pires, voici un dédommagement et une revanche. L'œuvre qui nous le donne a pour auteur un jeune musicien, M. Déodat de Séverac, et elle est pleine à la fois de musique et de jeunesse ; tout n'est donc pas pourri dans le royaume de Danemark : c'est à merveille. »

Celui dont M. Pierre Lalo faisait ainsi l'éloge est celui-là même que l'entreprise de M. le docteur Charry — succédant au « mécénat » de M. Castelbon de Beauxhostes — nous permet de retrouver à Béziers, avec le retour des fêtes annuelles et des manifestations de plein air. Choix judicieux et qui suffit à fixer la compétence de l'actuel directeur du théâtre des Arènes ! Choix heureux, puisqu'un incontestable et magnifique succès naquit de l'œuvre musicale, en dépit d'un livret faible, décousu et d'un médiocre intérêt.

Héliogabale — ce jeune prêtre d'Emèse que l'ambition de sa mère Sœmias fit quatrième des empereurs orientaux, qui établit en Italie et propagea le culte de la Pierre Noire — Héliogabale règne sur Rome. On conspire contre lui et celle qui est l'âme de la conspiration n'est autre que sa tante, Julia Mammœa, sœur de Sœmias, qui rêve l'empire pour son propre fils Alexandre Sévère. Héliogabale parvient à connaître les conspirateurs ; il feint de les inviter à un banquet, puis les étouffe sous des roses lancées gracieusement du haut des galeries qui dominent la salle du festin. Julia a échappé aux soupçons ; elle peut continuer la lutte ; mais personne ne s'offre à elle pour frapper l'empereur, pas même son favori Claudien, qui fuit le palais pour épouser une chrétienne, Cœlia. Héliogabale cependant, afin d'assouvir une passion criminelle, livre en plein cirque deux jeunes filles nues à la dent des lions ; le père des victimes, Rusca, est disciple de Christ ; c'est néanmoins lui qui, dans une assemblée de néophytes et de fidèles où Julia conspiratrice s'est glissée, s'offre à tuer l'empereur. Julia accepte ; le crime a lieu et Héliogabale périt victime de la vengeance d'un chrétien.

Telle est l'action. N'allez pas croire qu'elle se dégage aussi nettement : les épisodes de l'amour de Claudien et de Cœlia, du banquet aux roses, de l'assemblée des fidèles, des passe-temps voluptueux d'Héliogabale tiennent une telle place que la trame principale disparaît presque sous leur enchevêtrement. Peu de souci des transitions, autant que peu de respect de la vérité historique.

Les scènes succèdent aux scènes sans être amenées ou expliquées même d'une main légère. On est à peine surpris de voir se passer sous Héliogabale l'anecdote des roses que les auteurs latins placent sous Néron, qu'il faut admettre de gré ou de force la vengeance du chrétien, qu'il faut accepter un Héliogabale s'occupant de Rome et de ses destinées, alors que monté sur le trône à seize ans, ce pauvre jeune homme connut de la cour et de l'empire ses seuls danseurs et ses seules courtisanes, et qu'il mourut à vingt ans sans savoir pourquoi, assassiné par les prétoriens.

L'exquise et délicate sensibilité de M. Déodat de Séverac, la pureté de sa conception, la simplicité de ses motifs, la clarté de son style s'affirment aussi charmantes et aussi vivaces dans le théâtre de plein air que dans le *Cœur du Moulin* ; cette musique épouse avec aisance et grâce le cadre élargi et s'y épanouit sans effort ; les rythmes orientaux, purement mélodiques, y contrastent agréablement, sans faiblesse comme sans heurt, avec les rythmes liturgiques chrétiens, à inspiration plus grave, à caractère plus large, à traits plus profonds. Oh ! les beaux motifs de décoration musicale qui comblent à point nommé les trop nombreux vides du poème ! Ils sont frais et reposants, purs et clairs de contour, comme sur l'horizon de la campagne audoise, où grandit Séverac, la ligne bleue des Pyrénées ! Pas d'orchestration bruyante ; mais quelque chose de pondéré, de mesuré dans l'infinie variété des nuances et des tonalités, qui sont toute la race et toute la tradition françaises. Voulez-vous une preuve du bon goût, du tact en même temps que de l'ingéniosité de Séverac ?

Il fallait corser et cuivrer certains passages sans les alourdir cependant. Séverac est allé chercher dans son propre pays un instrument inconnu de nos compositeurs modernes, une sorte de hautbois plus puissant, plus strident, plus hautement cuivré (mais combien joliment !) que le hautbois ordinaire; dans l'Aude montagneuse, l'instrument se nomme « ténor » ou « prime » ; d'aucuns l'appellent chalumeau. Déodat de Séverac a fort habilement fait entrer trois ou quatres de ces hautbois dans les masses instrumentales qui exécutaient son œuvre et il a pu [illegible] vres et augmenter d'autant la partie bois et cordes.

Un prologue très court mais synthétisant bien la pièce, plein d'idées autant qu'élégant et précis de forme, avait donné l'occasion à Charles Guéret, un jeune poète, dont Paris admirait récemment les *Heures fleuries*, d'affirmer une fois de plus le charme de son talent.

Vous parlerai-je de l'interprétation ?

Dans les rôles parlés, c'est Mlle Madeleine Roch, de la Comédie-Française, qui figure Sœmias, mère de l'empereur, et M. de Max qui incarne Héliogabale. Tout le talent de la première se double vraiment au plein air; le merveilleux de sa voix grave et pleine, la richesse nuancée de ses inflexions sont de perpétuels enchantements. Par quelle bizarrerie ou par quelle « justice » du sort, le second, en se dépensant outre mesure sans doute, en enflant trop la voix, en s'attardant dans les mêmes effets, aboutit-il à des résultats exactement opposés? Mlle Lucie Brille joue Julia dans d'excellentes conditions; c'est, je crois, faire le plus juste éloge d'elle que de la dire vraiment à sa place entre Mlle Roch et M. Alexandre, qui tient avec l'ordinaire maîtrise du Théâtre-Français le rôle de Rusca. Et M. Henri Perrin est un évêque de belle mine.

Dans les rôles chantés, il convient de saluer d'une âme reconnaissante Mlle Le Senne et M. Franz, de l'Opéra.

Le corps de ballet a à sa tête Mlle Jeanne Barbier, dont l'éloge n'est plus à faire, Ea-Karité, de l'Opéra-Comique, et Nina Sereni, étoile de province, dont le jeu gracieux et charmant est vraiment digne d'un meilleur sort. Quant à M. Demangane, il a, au deuxième acte, obtenu un vif succès dans l'air des Catacombes.

L'orchestre est dirigé par M. Hasselmans, de l'Opéra-Comique, qui débutait, lui aussi, cet hiver, dans le *Cœur du Moulin* et dont l'avenir semble aussi assuré que celui de M. Déodat de Séverac.

Le docteur Charry a intelligemment confié le secrétariat général à un de nos charmants confrères parisiens, M. Gabriel Boissy, et du moins le service fut-il assuré sur ce point comme si l'âme attentive de Castelbon — absente sur d'autres — eût été là. Et sous le ciel splendide, l'ardeur de l'été ne diminua point l'enthousiasme de la foule. — *G. A.*

— A la Comédie-Française :

Ce soir, le spectacle commencera par *1807*, l'acte en prose de MM. Aderer et Armand Ephraim. On donnera ensuite *le Stradivarius*, un acte, de M. Max Maurey, et *le Légataire universel*, de Regnard.

Aujourd'hui, répétition générale des *Deux ménages*, dont la reprise aura lieu demain. Les répétitions en scène de *Comme ils sont tous*, la pièce nouvelle en quatre actes, en prose, de MM. Adolphe Aderer et Armand Ephraim, recommenceront immédiatement après.

— Théâtres en plein air. — M. et Mme Silvain, de la Comédie-Française, qui sont en villégiature à Saint-Cyr-de-Provence, ont improvisé, dans l'après-midi d'hier, à l'ombrage des pins de la place de Lèques, une représentation de la *Sapho* d'Armand Silvestre. Toute la population de Saint-Cyr et des environs y assistait.

SPECTACLES DU LUNDI 22 AOUT

THÉATRES

Opéra, 8 h. 1/4. — La Damnation de Faust. — *Mercredi* : Samson et Dalila ; Coppélia. — *Vendredi* : Faust.
Français, 8 h. 1/4. — 1807 ; le Stradivarius ; le Légataire universel.
Mardi : Arlequin poli par l'amour ; les Deux Ménages ; les Fourberies de Scapin. — *Mercredi* : l'Amour veille. — *Jeudi* : l'Etincelle ; la Parisienne ; le Stradivarius. — *Vendredi* : le Passant ; Un Cas de conscience ; les Deux Ménages. — *Samedi* : Horace ; les Plaideurs.
Gymnase, 9 h. — Miquette et sa mère.
Vaudeville, 9 h. — Les Deux Ecoles.
Renaissance, 9 h. — Le Mariage de Mlle Beulemans.
Porte-Saint-Martin, 8 h. 1/2. — Chantecler.
Châtelet, 8 h. 1/4. — Les Aventures de Gavroche.
Ambigu, 8 h. 3/4. — Bagnes d'enfants.
Folies-Dram. 8 h. 1/2. La Villa Cupidon ; la Conscrite.
Th. Apollo, 9 h. — La Veuve Joyeuse.
Marigny, 8 h. 1/2. — La Revue nouvelle.
Déjazet. 8 h. 1/2. La Main de ma fille; le Papa du régiment.
Enghien, sources sulfureuses. Etab^t thermal. Casino. Théâtre : La Fille du tambour-major.

SPECTACLES-CONCERTS

Olympia, 8 h. 1/2. — Le Papillon d'or.
Grands Magasins Dufayel. - Concert et cinématographe à 2, 3, 4 et 5 heures tous les jours, sauf le dimanche.
Tuileries, 8 h. 1/2. — *Mardi, jeudi, samedi, dimanche :* Concerts symphoniques avec chœurs et orchestre.
T^r Eiffel. 10h. à la nuit. Restaurant au 1er étage. Théâtre. Jardin d'acclimatation. — Attractions diverses.
Alcazar. — Ambassadeurs. — Cigale. — Jardin de Paris. — Luna-Park. — Moulin de la Galette. — Moulin-Rouge. — Scala.

SPORT

Courses de Deauville

Le soleil, fidèle cette année au meeting deauvillois, n'a eu garde de manquer au rendez-vous du Grand-Prix, et sa présence a été sinon la plus remarquée, tout au moins la plus agréable. Nos sportswomen en ont particulièrement apprécié le charme, en nous donnant elles-mêmes le spectacle d'un délicieux assaut d'élégance mondaine où la lutte était également courtoise et le prix aussi très disputé. Les amateurs de la symphonie en blanc; classique au bord de la mer, s'étaient trouvés rarement à pareille fête, et pour la variété du spectacle, nous avions encore des « encerclées », des « entravées » de toutes les nuances, quelques-unes si sveltes, si minces, aériennes, des « aéroplates » !

Quant au Grand-Prix de Trouville-Deauville (100,000 fr., 2,600 m.), il a eu tout le succès auquel on pouvait s'attendre, mettant en présence treize concurrents dont plusieurs de réelle valeur et comptant de nombreuses victoires sur le turf, comme Sea Sick, Moulins la Marche, Ronde de Nuit parmi les aînés, Reinhart, Magali, La Française, Gros Papa parmi les jeunes. Des représentants de la génération de trois ans, c'est ce dernier qui a le mieux couru, et s'il a perdu la course, son propriétaire, M. Champion, ne peut s'en prendre qu'à son entraîneur, M. Pantall, puisque c'est sa camarade de box, Joie, à M. R. Levylier (A. Woodland), entraînée par le même Pantall, qui l'a battu avec une écrasante supériorité. Cette capricieuse fille de Chambertin et de Jeunesse Dorée, qui venait de s'offrir, il y a quelques jours, le handicap de Pont-l'Evêque, exactement sur la même distance, a montré une fois de plus qu'il faut toujours compter avec elle quand elle veut bien prendre le départ; elle a passé comme elle a voulu et semé littéralement ses adversaires. Nash Turner, qui montait Gros Papa, a pris la seconde place, précédant de peu G. Stern, qui était sur la jument de M. J. de Brémond, Ronde de Nuit. Reinhart, à M. Vanderbilt (R. Mitchell), finissait 4e, devant La Française, Moulins la Marche, Rose de Flandre, Saint Just, Magali, Le Rubicon, Liao, Le Platine et Sea Sick.

Joie donnait au pari mutuel à dix francs : 261 fr. 50 ; à cinq francs : 135 fr. 50. Le total des opérations au mutuel sur ce Grand-Prix s'est élevé à 354,000 fr., presque le même chiffre que l'an dernier : 351,000 fr.

C'est également un rensionnaire de M. Pantall, Platine, à M. de Gheest (Doumen) qui a gagné la première course de la journée, le prix de Fervacques (3,000 fr., 2,000 m.). — Pari mutuel : 35 fr. et 20 fr. 50.

Le prix de la Plage (5,000 fr., 2,400 m.) a été remporté par la courageuse pouliche de M. Gaston-Dreyfus, Hilda II (G. Clout), battant Grelot II 2e, Messidor III 3e. — Pari mutuel : 24 fr. 50 et 11 fr. 50.

Le prix de Saint-Arnoult (3,000 fr., 1,200 m.) est revenu à Magd, à M. E. Deutsch (de la Meurthe) (G. Stern), battant Cyrinus 2e, Petit Moine 3e. — Pari mutuel : 21 fr. et 10 fr. 50.

Le prix de Benerville (4,000 fr., 1,000 m.) a été gagné d'une tête par Petit Paris, à M. James Hennessy (N. Turner), battant Wyoming II 2e, Thaïs II 3e. — Pari mutuel : 96 fr. et 12 fr.

Le prix du Calvados (handicap, 6,000 fr., 2,000 m.) a [illegible] Henry), battant Sofa 2e, Marotte 3e et huit autres concurrents, parmi lesquels la course de Lhassa est à noter. — Pari mutuel : 57 fr. et 29 fr. 50.

Ainsi finit cette journée de « Joie ». — L. G.

AÉRONAUTIQUE

LES AÉROPLANES MILITAIRES SABOTÉS

Nous avons signalé hier les bruits suivant lesquels l'empêchement pour les officiers actuellement à Amiens de poursuivre leurs expériences serait dû à la malveillance.

Voici quelle version circule à Amiens sur cette regrettable affaire.

Le 16 août, vers la fin de l'après-midi, alors que nos aviateurs vérifiaient leurs appareils en vue de partir le lendemain pour Paris, but de la dernière étape du Circuit de l'Est, quelqu'un apporta de l'huile au champ d'aviation. Chez Leblanc et Aubrun on déclina l'offre, car toutes les provisions étaient faites depuis longtemps.

Chez Legagneux on allait l'accepter, lorsque l'aviateur Martinet eut l'heureuse idée de vérifier le lubrifiant et de le refuser non sans avoir protesté contre un produit qui lui sembla peu recommandable pour son moteur.

Martinet prévint le lieutenant Camerman d'avoir à se méfier d'un produit douteux ; le lieutenant Camerman refusa donc.

Quant aux autres aviateurs qui acceptèrent l'offre et eurent des difficultés avec leurs moteurs, il ne faudrait pas chercher d'autres raisons. De ce nombre sont les lieutenants Aquaviva et Letheux.

Au ministère de la guerre, où ce matin encore nous avons demandé des renseignements, on nous a répondu être toujours sans nouvelles officielles.

LE CIRCUIT AÉRIEN ALLEMAND

Le circuit aérien allemand a pris fin hier soir. Seul de tous les aviateurs engagés, l'Alsacien Jeannin a réussi à effectuer deux fois le parcours de l'épreuve Francfort-Mannheim. Il remporte donc la première place.

Quelques heures avant la clôture de l'épreuve, le pilote Lochner s'élevant de Francfort a réussi à atteindre Mannheim, prenant ainsi la seconde place du classement.

LES GRANDES ÉPREUVES DE 1911

Nous avons dit hier l'intention qu'a notre confrère le *Journal* d'organiser en 1911 un circuit international d'aviation passant par Berlin, Bruxelles et Londres.

Notre confrère l'*Auto* annonce ce matin qu'il organisera l'an prochain également une course d'aéroplanes à disputer sur le parcours de Bordeaux à Paris.

L'ÉTAT DE L'AVIATEUR DE BAEDER

Nous avons dit hier que l'état de l'aviateur de Baeder, qui fit samedi à Cambrai la chute que l'on sait, s'était légèrement amélioré.

Plus tard, dans la journée, le blessé a repris connaissance.

Des ponctions lombaires l'ont soulagé sensiblement et à diverses reprises de Baeder a pu reconnaître les personnes qui l'entouraient et murmurer quelques mots.

On assure qu'une issue fatale n'est plus à craindre. Néanmoins, la convalescence sera longue.

LE MEETING D'AVIATION DE NANTES

Le meeting d'aviation de Nantes a pris fin hier. Cette dernière journée a été très intéressante. Les aviateurs Morane, Simon, Paillette, Niel et Renaux ont longuement évolué.

Le classement général du meeting est le suivant :

Vitesse, 1. Morane ; 2. Simon. Durée, 1. Morane ; 2. Paillette. Hauteur, 1. Morane, 2. Simon. Régularité, 1. Renaux. Prix des Passagers, 1. Van den Born ; 2. Renaux ; 3. Cheuret. Course Nantes-Blain et retour, 1. Morane.

UN NOUVEAU RAID DU LIEUTENANT FÉQUANT

Le lieutenant Féquant, qui depuis quinze jours a couvert plus de 600 kilomètres à travers la campagne, continue la série de ses voyages aériens.

Hier matin le lieutenant Féquant prenait à bord comme observateur le lieutenant d'infanterie coloniale Sido, et à 5 h. 25 s'élevait dans la direction nord-est pour gagner Verdun.

A 7 h. 52, il atterrissait au champ de courses de Charly, après avoir eu à lutter pendant la fin du parcours contre une brise assez vive.

La distance entre Mourmelon-le-Grand et Verdun est d'environ 100 kilomètres.

UN SOUS-OFFICIER AVIATEUR

Le brevet de pilote-aviateur militaire vient d'être accordé pour la première fois à un sous-officier, l'adjudant Ménard, qui fut mécanicien des dirigeables militaires *République* et *Liberté*.

CHUTE D'OFFICIERS AVIATEURS

Le lieutenant Letheux et le capitaine Hugoni, actuellement à Amiens, évoluaient hier sur l'aérodrome de cette ville, quand dans un virage à très faible hauteur une aile toucha terre et les deux officiers furent précipités sur le sol. Le capitaine Hugoni fut relevé avec quelques contusions sans gravité. L'appareil n'est pas très endommagé.

UN AVIATEUR AMÉRICAIN TRAVERSE LE DÉTROIT DE LONG-ISLAND

On télégraphie de New